



Itinéraires et terroirs du Sahel : la poussée méridionale de longue durée dans le peuplement de l'Afrique de l'Ouest

Mamadou Fall*

Résumé

En Afrique de l'Ouest, malgré les bouleversements de l'espace atlantique au XVe siècle, les mêmes populations, à partir de dynamiques séculaires, ont investi les mêmes terroirs pour établir une remarquable continuité de l'espace des communautés humaines. Depuis l'Adrar mauritanien jusqu'au cœur de la nébuleuse mandingue qui a traversé le Rio Grande, ces dynamiques allaient rejoindre l'espace Akan et les multiples excroissances Bantu au centre et au sud du continent.

Abstract

From the Adrar in the southern edge of the Sahara to the Rio Grande in the Mandingo settlements in the Atlantic shore, this paper emphasizes the role Fulbe, Soninke, Berber and Mandingo migrations and settlements played in the formation of West Africa. Pre-modern and post-colonial transformations in African society gain therefore a major role in space configuration and indigenous collective identities becoming part of modern universalism, nation building and development processes.

Introduction

Fernand Braudel, Marshal Sahlins et Cheikh Anta Diop sont les véritables annonceurs d'une jonction entre l'histoire et l'anthropologie pour une vision dynamique et pragmatique des sociétés africaines, en ce *degré zéro de l'expérience de l'universel* d'un espace international (Braudel 1969 ; Braudel *et al.* 1997 ; Sahlins 1994).

Sans le vouloir, du fait de réalités très anciennes et résistantes parce qu'elles sont sa structure même, chacune se trouve placée dans une position

* Maître de conférences, Département d'histoire, Université Cheikh Anta Diop, Dakar. Email: mamadouf@gmail.com

particulière. C'est du conflit ou de l'accord entre attitudes anciennes et nécessités nouvelles que chaque peuple fait journallement son destin, son « actualité », écrivait Braudel à propos des civilisations.

Comme en écho à Braudel, Sahlins renchérisait : « *The people's cultural assumption of external condition that they do not create and cannot escape is the very principle of their action...constructed in relation to the forces of nature and typically also in relation to pressures of their societies.* »

Hair avait établi depuis des décennies la continuité de l'occupation humaine depuis le XVe siècle (Hair 1967), les mêmes populations occupant les mêmes terroirs malgré les bouleversements de l'espace atlantique. Il est aussi établi une continuité de l'espace des terroirs et des communautés humaines depuis l'Adrar mauritanien jusqu'au cœur de la nébuleuse mandingue qui a traversé le Rio Grande pour rejoindre l'espace Akan et les multiples excroissances Bantu au centre et au sud du continent.

Il y a un rapprochement à faire entre Lamanat, Kafou, Toksoba, Kunda et Dougou. Du ouolof au mandingue, cette taxonomie semble se référer aux mêmes ensembles qui s'identifient aux terroirs qui sont demeurés les matrices du peuplement et des identités collectives de l'Afrique de l'Ouest. Le fonds sociologique reste composé d'agriculteurs céréaliers, de pasteurs nomades, de pêcheurs et de marchands. Depuis des siècles, des populations de culture céréalière, bousculées par les nomades, se sont installées dans des berceaux et terroirs agricoles qui semblaient avoir été préparés pour elles. On peut ainsi résumer la séquence qui, fondamentalement, informe depuis des siècles les dynamiques sociales pré-modernes en Afrique au sud du Sahara (Porteres 1962). Berbères-soninké, Tuareg-mandingues, Floups-bainouk-diola, pêcheurs bozo et riziculteurs marka (nono), pasteurs tuaregs et fermiers rimaibe, négociants songhays et pêcheurs ou courtiers somono, pasteurs fulbé et fermiers bambaras, Marka avec les Dogon, Maures avec les Oulofs sont autant de séquences qui, par récurrences, ruptures et continuité, ont fini par définir le paysage des terroirs et communautés historiques en Sénégal. Ces mouvements, du reste, recoupent le tracé d'une ligne verte qui depuis des millénaires couvre le haut Niger, le bassin du Haut et Moyen Nil jusqu'à la vallée du rift en Afrique orientale.

L'Afrique au sud du Sahara semble ainsi définir un foyer de production entre une récurrente ceinture verte du Haut Niger au Moyen Nil et, au-delà, vers le bassin du Haut Nil et le rift valley de l'Afrique orientale entre le IXe et le VIIIe millénaire AJC (Krzyzaniak 1978). C'est le mouvement nord-sud cité plus haut qui s'y est greffé à partir du second millénaire qui a donné la géographie des terroirs de la quasi-totalité de l'Afrique subsaharienne.

Méridionalisation des terroirs céréaliers et communautés transculturelles

Terroirs céréaliers et communautés transculturelles ont défini un mouvement nord-sud depuis le deuxième millénaire, apportant des civilisations pastorales et agricoles. L'écosystème de la savane, avec ses 400 millimètres de précipitation, son sol fertile et ses eaux de surface, s'est déplacé vers le sud avec la faune, la flore, les gens et leur système agraire, en somme, leur terroir et leurs identités fondamentales. Les effets combinés de la dessiccation du sol et la diminution des précipitations dues à l'affaiblissement du front intertropical ont abouti à l'adaptation, à la domestication des animaux et des plantes dans les vallées du Sénégal et du Niger, et au-delà, jusque dans les forêts.

À leur entrée dans la forêt, ne sachant que faire de l'héritage ancestral et de leur capacité d'agriculteurs des steppes, et contraints par le destin à rester pour des siècles dans la forêt équatoriale où les céréales qu'elles ont créées ne peuvent croître, elles se trouvent dans l'obligation de recourir à la cueillette et au ramassage, puis de tenter des mises en culture de plantes à réserves amyliacées souterraines (Portères 1962).

Ce scénario (*ibid.*) décrit deux aires de production :

- (a) type de savanes tropicales à agriculture steppique ne produisant que des céréales (sorghos, digitaires, mils pénicillines, eleusine) et des graines de légumineuses ;
- (b) type forestier équatorial, agriculture de fouissage et de buttage ne produisant que des féculs, des fruits, des tubercules, des rhizomes et des racines, que complète un apport important de feuilles comestibles.

Dans son acception courante, le terroir représente la terre considérée sous l'angle de la production ou d'une production agricole caractéristique, espace exploité par un village, une communauté rurale. Il suggère ensuite un composé du sol et du climat correspondant à un espace sans limite autre que la spécificité d'un produit, ou un trait de culture. Province, campagne considérée sous le rapport de certaines habitudes spécifiques, ainsi que de la relation au passé, aux morts (Larousse 2013). Cette définition plus ouverte nous semble bien appropriée pour caractériser une configuration de l'espace qui ne saurait se résoudre à un ensemble politique contrôlé par un prince avec des limites politiques non établies, encore moins à une province qui en serait le démembrement.

Le terroir berbère, le terroir soninké, le terroir ouolof, le terroir fulbé, le terroir mandingue, le terroir sérère sont autant d'ensembles historiques

identifiables depuis des siècles par le jeu complexe de la terre, du mode de culture dominant, du type de l'habitat, de la communauté linguistique et de la vie de relation. C'est ce que l'observation directe à partir du vécu historique, des langues et des réseaux locaux d'échanges nous permet de retenir comme identité collective avérée et non comme identité prédéfinie à partir d'un modèle théorique surimposé. Le terroir nous apparaît comme le seul vestige social qui ait traversé la longue durée comme identité collective. Les langues, par-delà leur diversité et leurs nuances dialectales, gardent cette commune référence à cette communauté du sol et des échanges de biens, services et symboles qui identifient un terroir. De nos jours encore, en plein jacobinisme post-colonial et malgré la force des creusets urbains, c'est la référence aux terroirs du Walo, du Cayor, du Fuladou, du Sine, du Pakao, du Ganar ou du Gadiaga qui persiste dans les consciences individuelles, ces références renvoyant à un vécu historique qui ne saurait se résoudre à une quelconque construction politique.

Ainsi, le terroir tel que nous l'entendons n'est pas seulement l'aire de diffusion d'une langue, encore moins un simple ensemble défini par les conditions géographiques. De fait, les terroirs ont survécu aux tribulations politiques comme aux flux et reflux des échanges de longue distance parce qu'ils ont une vie de relation propre, et des acteurs qui se reconnaissent entre eux par la langue et les mœurs. Le commerce de longue distance et les relations entre éleveurs nomades et agriculteurs sédentaires, de même que les diasporas, groupes-relais et leur *lingua franca*, sont aussi les éléments fédérateurs des terroirs, mais ils ne suffisent pas pour en définir les contours et les spécificités.

L'élément constitutif du terroir reste la spécialisation sur un produit dont une communauté assure la production, la préparation et l'échange local, en amont de l'intervention des diasporas marchandes spécialisées que sont les Dioulas, les Maures ou Niominkas. L'aire de la production du fer autour du fleuve Sénégal, le pays du mil de l'espace oulof et des sérères, les placers du sel saharien, les pêcheries du fleuve, la civilisation du riz des Mandingues du sud ou la ceinture de la cola en Haute-Guinée sont autant de terroirs très tôt identifiables et qui ont, avec des fortunes diverses, traversé les périodes historiques avec les mêmes communautés de langue et de vie de relation. C'est à partir de ces noyaux que se définissait le premier système d'échange de produits naturels, de produits agricoles ou artisanaux dans un système de partage, d'emprunt, de dons réciproques et d'entraide. C'est ce système qui prolonge les familles élargies dans un réseau complexe de relations de proximité qui définissent le terroir. C'est là sans aucun doute ce que les anthropologues ont identifié sans pouvoir le nommer ou le définir objective comme l'assise d'une communauté de langue.

La convergence linguistique dans un terroir, en plus de la forme collective d'adaptation au milieu, se fonde sur un système local d'échange et de solidarité suffisamment généralisé pour amener les membres d'une communauté à vouloir s'identifier collectivement (Nettle 1996). Le terroir apparaît donc comme une communauté qui, sur un espace continu, partage la même langue, les mêmes cultures, les mêmes formes d'habitat, mais surtout entre dans un même réseau local de réciprocité, de partage des produits, des informations et des rites. L'espace dans lequel s'exprime un réseau local d'échange généralisé des produits de la terre et du milieu, où la solidarité ethnique et la communauté de langue sont une réalité perceptible pour tout observateur contemporain.

Abdoulaye Bathily a bien eu raison d'insister sur la place des logiques de terroirs des communautés humaines, notamment dans les mutations de l'environnement. Il souligne, concernant le haut fleuve Sénégal :

De nombreuses pratiques propres à la civilisation urbaine séculaire de cette région du Haut-Sénégal ont conduit à la dégradation du milieu. On peut citer à titre d'exemple : l'extension continue des terroirs agraires au détriment des terres vierges et le raccourcissement du cycle des jachères sous l'effet d'une pression démographique permanente, aussi bien que la coupe excessive de bois soit pour l'industrie domestique (métallurgie du fer, fabrication d'acide et de colorants pour la teinturerie), soit pour la construction (bâtiments à terrasse), (Bathily 1985).

De façon récurrente, il nous semble que les communautés rurales ont bien gardé une autonomie et un impact dans leur environnement naturel, dans la configuration de leur espace comme de leur société. Le terroir a gardé un impact beaucoup plus durable que l'habitude de pensée et la force de l'écrit n'en ont donné aux princes et à leurs institutions politiques. Il s'agit donc de revenir à cet espace (Copans 1978) qui donnait une cohérence universelle à des sociétés marquées par un continuum culturel avant le paradigme de l'État territorial européen. L'apport de l'archéologie proto-historique et de la géographie rurale reste déterminant sous ce rapport lorsqu'elles nous permettent, au-delà du simple tableau géographique, des nomenclatures ou de la typologie des vestiges, de définir des strates culturelles et leurs cultures matérielles spécifiques, mais aussi les enjeux de pouvoir, la division du travail, la dynamique des échanges, les formes de l'habitat, les supports du sacré, de l'esthétique et surtout la cohérence de l'espace.

La longue marche des Soninké

Sur un fond soninké, un terroir berbère, un terroir ouolof et sérère, un terroir foubé et un terroir mandingue sont clairement identifiables dans une remarquable continuité depuis des siècles. Ces terroirs jamais cloisonnés sont restés soudés par des groupes-relais, des diasporas marchandes et une vie de relation qui défient le temps et l'instabilité des sphères politiques. La langue, la localisation géographique et les identités collectives sont restées paradoxalement vivaces (Hair 1967), bravant le temps, les guerres et les querelles dynastiques qui ont souvent donné une image chaotique à l'histoire de la Sénégambie. La terre et les hommes semblent restituer un décor et une trajectoire qui donnent plus de sens et de consistance à une histoire jusque-là confinée dans les tumultes des guerres, des ruptures politiques ou gestes dynastiques.

Nous avons adopté, après Hair, la continuité, depuis le XVe siècle, des noms de groupes, leur localisation géographique et leur langue pour définir ces identités. Les noms, malgré leur mauvaise transcription ou corruption, peuvent être des indicateurs d'identités que d'autres sources peuvent corroborer. Même l'anthropologie moderne atteste cette continuité en constatant, dans la période post-coloniale, un spectre linguistique composé du ouolof, du mandingue, du pulaar, du sérère, du diola, et du soninké. Ce spectre linguistique reste le meilleur témoin des terroirs historiques que les différents projets de construction nationale peinent toujours à effacer ou à recomposer (Cruise O'Brien 1998).

Dès les XVe et XVIe siècles, les localisations géographiques à travers la toponymie de la découverte sont associées à des repères géographiques comme les fleuves, les caps ou des plateaux qui sont d'abord des repères de navigation qui ne peuvent tenir lieu de limites politiques, mais permettent au moins une approximation de la distribution spatiale des communautés. Enfin, les langues auxquelles les sources se réfèrent, comparées aux langues actuelles, peuvent servir de moyens d'identification des communautés et ainsi permettre d'établir leur continuité malgré leur évolution ou l'élargissement de leurs locuteurs.

C'est sur cette base qu'on peut distinguer les trois champs historiques qui ont enserré tous les terroirs de la Sénégambie depuis l'Adrar mauritanien jusqu'au Rio Grande : l'espace berbère, l'espace ouolof-foubé, l'espace foubé-mandingue. L'espace berbère part des marges sud du désert depuis l'Adrar mauritanien jusqu'au fleuve Sénégal. L'espace ouolof-Foubé part du fleuve Sénégal à la Gambie avec des enclaves sérères, lébous, niominka. Cet espace présente une configuration dont rend bien compte le Tariq el Fettach, autant que les différents récits de voyage européens depuis Diego Gomez,

Cadamosto, Duarte Pacheco Pereira ou Valentin Fernandes et Alvares De Almada. Enfin, l'espace mandingue Foulbé qui commence avec les deux rives de la Gambie et traverse le cœur de l'espace guinéen jusqu'au-delà du Rio Grande. Cet espace comporte plusieurs terroirs de refuges de Bainouks, Floups, Nalou, Landoumans...

Pour chacun des groupes nomades berbères sanhaja, pasteurs peul, agriculteurs toucouleur, sonynké, ouolof, bambara, mossi, le milieu écologique, les réseaux d'échanges, le dynamisme des diasporas méditerranéennes se sont conjugués dans l'érection de formes politiques à travers des lignées familiales à la fois matrilineaires et patrilinéaires. Ainsi, de l'Adrar mauritanien au fleuve Sénégal et à la boucle du Niger et au-delà, par d'innombrables excroissances yarsé, diakhanké, diawambe, dioula, azer, laobé, la même déferlante sahéenne a imprimé sa marque dans toute la Sénégalie.

Il existe du reste une frappante homogénéité culturelle qu'on retrouve dans la proximité linguistique, la communauté des traditions et des formes politiques. Du désert saharien à la boucle du Niger, dans l'espace politique occupé par le Ouagadougou, le Mali et le Ngabou, nomades et groupes sédentaires ont pu créer une communauté transculturelle dénommée Sénégalie, que le fait colonial allait transformer en AOF à la fin du XIXe siècle.

La généralisation du terme Sarakhollé serait le fait des Ouolofs, principaux informateurs des Européens au moment de l'ouverture de l'Atlantique. Dans la littérature de la découverte, le terme sarakhollé est décliné sous plusieurs formes à partir du XVIe siècle. Bathily émet une hypothèse selon laquelle le mot sarakhollé serait le dérivé d'une onomatopée en langue ouolof : « crier en faisant claquer la langue dans la bouche », pour désigner les Soninkés dont la langue leur paraissait rude (Bathily 1985). La fondation de Bono vers la fin du XIIIe siècle s'inscrit aussi dans cette tradition qui fait écho aux mouvements de populations de cette période depuis Djénné en direction de l'est sur le Niger et du sud vers la Côte de l'or (Meyerowitz 1951, 1960).

Il semble qu'à partir du XIVe siècle les migrations soninké aient atteint la Volta noire et les mines d'or Akan tandis que d'autres vagues de marchands et forgerons suivent les guerriers du Mandé vers la Haute-Guinée où elles s'établissent en Kafu. Il semble même très probable que les Akan, les Fanti et les Ashanti proviennent du même fonds migratoire à partir de la dispersion des populations du Ghana. La fréquence chez certaines de ces populations de la référence à Walata ou Dia atteste d'un probable rattachement de larges segments des populations de la Côte de l'or à l'empire soninké (Balmer 1925).

Les diasporas soninké ont d'abord essaimé dans le Haut-Niger où on retrouve leur trace dans le rayonnement de Djénné au XIIIe siècle. Les Soninkés ont alors subi une influence mandingue très nette à la faveur de l'expansion

de l'empire du Mali qui accompagne la geste de ses généraux avec une forte influence culturelle renforçant la mandinguisation des Soninkés comme de bon nombre de populations autochtones (Barbara 1974).

Vers le XV^e siècle, ils atteignirent le Bafing au débouché des mines d'or du Bambouk. Maurice Delafosse dans son Haut-Sénégal Niger présente un tableau des populations soninké qui rend bien compte de leur intégration précoce dans le paysage humain de toute la Sénégalie. Les Maures, selon Delafosse, ont donné aux Soninké le nom d'Azer ou Adjer ; les Ouolofs les appellent Sarakhollé... Les Peuls les appellent Sébé (sing Tièdo) ou parfois Nononkobé, Sillabé, Sossobé ou Sossébé ou Ouangarbé. Il précise en outre que le terme Nononkobé s'applique à la tribu soninké qui fonda la ville de Djénne, celui de Sillabé au clan des Silla, celui de Sossobé ou Sossébé aux Soninké du Sénégal et de la Gambie, notamment ceux restés païens et mélangés de Malinkés. Diaganka (Diakhanké), Marka et Maraga sont aussi d'autres désignations des Soninké au sein de populations foulanké, malinké, bamana, dioula et mossi.

Le rayonnement des Soninkés se retrouve chez les Haoussa sous l'appellation de Ouangaraoua, OuauKoréi chez les Songhai, Yarsé chez les Mossi de Ouagadougou, Kambossé chez les Mossi du Yatenga, Sakersé chez les Nankana, Yourou chez les Samo, Sorko chez les Koulango, Tiorbo chez les Sénoufo, Nzoko chez les Agni.

Bibliographie

- Balmer, W. T., 1925, *A history of the Akan peoples of the Gold coast*, London, Atlantis.
- Barbara, M. P., 1974, « Notes on dyula origins and nomenclature », *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, Tome XXXVI, p. 682.
- Bathily, A., 1985, *Guerriers, tributaires et marchands*, thèse d'État en histoire, Dakar, Université Cheikh Anta Diop.
- Braudel, F., 1969, « L'histoire des civilisations: le passé explique le présent », *Écrits sur l'histoire*, p. 255–314.
- Braudel, F., R. de Ayala, & P. Braudel, 1997, *Les ambitions de l'histoire*, available at: <http://philpapers.org/rec/BRALAD-3> [Consulté le décembre 1, 2016].
- Copans, J., 1978, « Ethnies et régions dans une formation sociale dominée: hypothèses à propos du cas sénégalais », *Anthropologie et Sociétés*, 2(1), p. 95–115.
- Cruise O'Brien, D., 1998, « The Shadow-politics of Wolofisation », *Journal of Modern African Studies*, 36(1), p. 25–46.
- Hair, P. E., 1967, « Ethnolinguistic continuity on the Guinea Coast », *The Journal of African History*, 8(02), p. 247–268.
- Krzyzaniak, L., 1978, « New light on early food-production in the Central Sudan », *Journal of African History*, 19(2), p. 159–172.
- Larousse, P., 2013, *Le Petit Larousse illustré: dictionnaire*, Paris, Larousse.

- Meyerowitz, E. L.-R., 1960, *The divine kingship in Ghana and ancient Egypt*, Faber and Faber, London, Oxford University Press, available at: <http://afraf.oxfordjournals.org/cgi/content/short/51/202/79>.
- Meyerowitz, E. L.-R., 1951, *The Sacred State of the Akan* Faber and Faber, London, Oxford University Press. Available at: <http://afraf.oxfordjournals.org/cgi/content/short/51/202/79>.
- Nettle, D., 1996, « Language diversity in West Africa : An ecological approach », *Journal of Anthropological Archaeology*, (15), p. 412-413.
- Porteres, R., 1962, « Berceaux agricoles primaires sur le continent africain », *The Journal of African History*, 3(02), p. 195–210.
- Sahlins, M., 1994 « Cosmologies of capitalism: The trans-pacific sector of « The World System » », *Culture/power/history: A reader in contemporary social theory*, p. 412–455.

